

Chantal Gourdon†, Marie-Thérèse Grimault
et Jacqueline Louvigné

**Femmes en chemin
avec les peuples
de l'Équateur et du Nicaragua**
Des religieuses françaises en Amérique latine



Préface de Sœur Colette Belleannée

KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

En 1972, un évêque équatorien, M^{gr} Mario Ruiz, écrivait à la congrégation des Sœurs de Saint-Charles d'Angers. Il leur demandait l'envoi de Sœurs pour son diocèse, situé dans la partie andine de l'Équateur. Sur quels chemins, la réponse positive qui fut donnée allait-elle entraîner la famille de Saint-Charles et en particulier Jacqueline et Marie-Thérèse, deux des trois auteurs de ce livre ? Elles embarquèrent en 1974 à Nice et furent suivies en 1981 par deux autres sœurs, Chantal et Éliane qui, elles, rejoignirent le Nicaragua.

Sollicitées par leurs amis, chacune de ces deux petites fraternités, d'une famille religieuse jusque-là implantée essentiellement en France et depuis 1954 au Sénégal, publièrent à compte d'auteur en 2007 deux livres rapidement épuisés : *Femmes en chemin avec le Peuple des Andes : Chroniques de 28 ans en Équateur* et *Qui es-tu, Ô Nicaragua ?*

Jusqu'à aujourd'hui, la collection *Signes des Temps* a principalement publié des parcours de prêtres français appelés *Fidei donum*, partis en Amérique latine, souvent à vie et sans esprit de retour. Regards masculins sur des pays qui ont connu la rudesse de conditions non seulement économiques, mais aussi politiques, y compris les terribles conflits internes entre guérilleros et dictature militaire.

Aujourd'hui, *Signes des Temps* se fait un devoir de rééditer en un seul volume les deux témoignages des sœurs de Saint-Charles. Déjà pour l'honneur de ces femmes qui ont vécu dans des conditions matérielles difficiles à imaginer de France, mais qui se sont aussi trouvées prises au cœur des mêlées politiques des pays et des populations qu'elles avaient épousées, au risque de leur propre vie. Ensuite parce que, à les lire, il apparaît que le regard féminin complète d'une manière très heureuse et en même temps corrobore et enrichit celui des prêtres déjà édités.

En 2015, la congrégation des Sœurs de Saint-Charles d'Angers s'est unie à trois autres congrégations pour former aujourd'hui la Congrégation des Sœurs missionnaires de l'Évangile.

<http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

Couverture : Paysage de l'Équateur.
Dessin réalisé par une communauté indienne. © Les auteurs.

© ÉDITIONS KARTHALA, 2016
ISBN : 978-2-8111-1610-1

**Chantal Gourgon (†), Marie-Thérèse Grimault
et Jacqueline Louvigné**

Femmes en chemin avec les peuples de l'Équateur et du Nicaragua

**Des religieuses françaises
en Amérique latine**

Préface de Sœur Colette Belleannée

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**



Préface

Va, je t'envoie La Force d'un Appel...

Sœur Colette Belleannée¹

Merci à vous, Jacqueline, Marie-Thérèse, Chantal (qui nous est décédée en 2008) pour votre OUI à l'appel reçu, appel en résonance avec une forte aspiration en vous. Cette résonance, bien spécifique à chacune, est dans le même temps, résonance au cœur de la congrégation Saint- Charles, traversée du souffle missionnaire du concile Vatican II. Vingt ans plus tôt, en 1954, nous avons répondu dans l'esprit de *Fidei Donum*, en partant en Afrique, au Sénégal, dans la perspective du partage du don de la foi et d'échange d'Église à Église. Votre appel a pris place dans ce mouvement de renouveau apostolique vécu alors dans la vie religieuse et nous a rejoints.

Merci du cadeau que vous nous offrez par ce livre, mémoire vivante de trente ans d'histoire, la vôtre, celle de ceux avec qui vous avez fait route, celle d'un peuple, d'une Église contrastée.

Ce cadeau, vous l'offrez d'abord à vos compagnons des Andes et du Nicaragua, de qui vous avez tant reçu et qui vous ont fait renaître en quelque sorte à votre vocation profonde, mais vous le présentez aussi à tous ceux qui vous liront aujourd'hui et demain et qui vous suivront pas à pas à travers soleil, nuit et brouillard, découvrant de nombreux et beaux visages, un peuple en marche, en lutte, à la recherche de sa dignité, une Église en travail.

1. Supérieure générale des Sœurs missionnaires de l'Évangile.

Ce récit de vie, dynamique, concret et précis, vous nous l'offrez également à nous, sœurs de votre congrégation à qui l'appel a été adressé, qui vous a envoyées et qui en a été transformée. Il fera écho et pourra offrir des mots à celles parties avec vous, ici ou ailleurs sur d'autres continents ou dans des lieux restés dans l'ombre du silence. Il sera, peut-être pour d'autres paroles, d'espérance, bouffée d'oxygène au cœur de situation où l'air manque. Il pourra aussi appeler au dialogue entre sœurs sur tel ou tel passage à ressaisir. Il suscite admiration, respect. Tout homme, toute vie est une histoire sacrée. Chacun peut être rejoint de multiples façons au cœur de ce qu'il est.

Pendant douze ans, la grâce m'a été faite d'aller régulièrement vous visiter, dans les différents lieux en Équateur et au Nicaragua, pour assurer le lien avec la congrégation d'envoi.

Préalablement à votre départ, pour une sensibilisation de la congrégation, une rencontre avait rassemblé l'ensemble des sœurs à la Maison mère à Angers. La présentation — par le père Rebillard secrétaire du CEFAL à cette époque — du peuple indien exploité par les propriétaires terriens et repoussé toujours plus loin et plus haut dans la Cordillère et l'appel pour un soutien et un accompagnement, m'avait beaucoup touchée. Cet appel restait en moi avec les visages présentés à l'écran.

C'est avec reconnaissance que j'ai accueilli le service demandé d'être témoin à ce que vous viviez, m'ouvrir à la vie de ce peuple, en être le porte-parole auprès de toutes. Si j'ai pu comme vous, éprouver un sentiment d'étrangeté, vivre la difficulté de la communication en raison de la langue, ô combien !, j'ai surtout, moi aussi, beaucoup reçu lors de mes passages. Je garde l'intensité de certains regards, la chaleur de l'hospitalité simple, la beauté des paysages, la force agissante de la Parole de Dieu au sein des communautés de base, la conscience et l'engagement d'un peuple. Ces rencontres ont marqué ma vie.

Alors, vous me permettrez de dire que cette histoire d'alliance, la vôtre, vécue en réciprocité avec un peuple, est devenue aussi la nôtre, congrégation Saint-Charles !

C'est par étapes, de part et d'autre, parfois à tâtons, que nous avons pu faire cette expérience commune, saisir son enjeu avec les exigences à vivre, pour une communion. La double appartenance, à une congrégation et à un engagement avec un peuple, demande un travail exigeant et onéreux afin que jaillisse une solidarité unifiée reliant les deux. À distance dans le temps, il est bon de relire et rendre grâce.

Merci donc à vous amis du peuple andin, riches en couleurs, en amitié, en vitalité, et vous Nicaraguayens de Cinco Pinos et Nueva

Guinea, vous restez les uns et les autres dans notre histoire, à travers la présence aussi de plusieurs autres sœurs qui ont partagé la richesse de vos peuples. Votre témoignage nous a façonnées.

Merci aux fidèles et inlassables créateurs de lien France-Amérique latine, tel Charles Antoine par le périodique DIAL (*Diffusion Information Amérique Latine*) qui nous tenait en éveil, en haleine, en espérance, relatant au fil des jours, l'enchaînement des événements vécus dans une période difficile et troublée.

Merci à vous, responsables du CEFAL (Comité Épiscopal France Amérique latine) pour votre appel, oui votre appel !, votre soutien permanent, pour les rencontres annuelles où, en deux jours, vous nous donniez de faire un véritable périple par le partage de vos visites dans les différents pays, et de vibrer avec vous à la vie de ces peuples dans leurs angoisses et espérances.

C'est riche de ces expériences et de nos trois cents ans d'histoire, que la congrégation a entendu un nouvel appel, celui du *Deutéronome* « Choisis donc la vie » (Dt 30, 15-20). Cette parole nous a mis en route collectivement et nous a conduits à rejoindre d'autres instituts dans le même dynamisme de recherche, pour mieux répondre dans une société mondialisée, et avec le réel qui est le nôtre, à notre vocation de fraternité et de justice.

Depuis un an, après un cheminement de toutes les sœurs, est née une nouvelle congrégation, constituée par l'union des quatre instituts². C'est ainsi que nous sommes devenues « Congrégation des Sœurs Missionnaires de l'Évangile ». Notre réalité change, notre horizon s'élargit à d'autres pays, un passage est à vivre. Comme Nicodème dans l'évangile de Jean (chapitre 3), nous sommes appelées à renaître, renaître à l'Évangile...

En mai 2016 à l'assemblée de l'Union Internationale des Supérieures Générales (UISG), les sœurs des cinq continents chercheront à s'entraider afin de ...

« Tisser une solidarité mondialisée pour la Vie »

Tel sera le thème de la rencontre !

En action de grâce pour le chemin parcouru,
En communion avec vous toutes et tous pour les chemins à ouvrir !

2. Voir les noms de quatre congrégations qui ont fusionné en 2015 dans le tableau suivant.

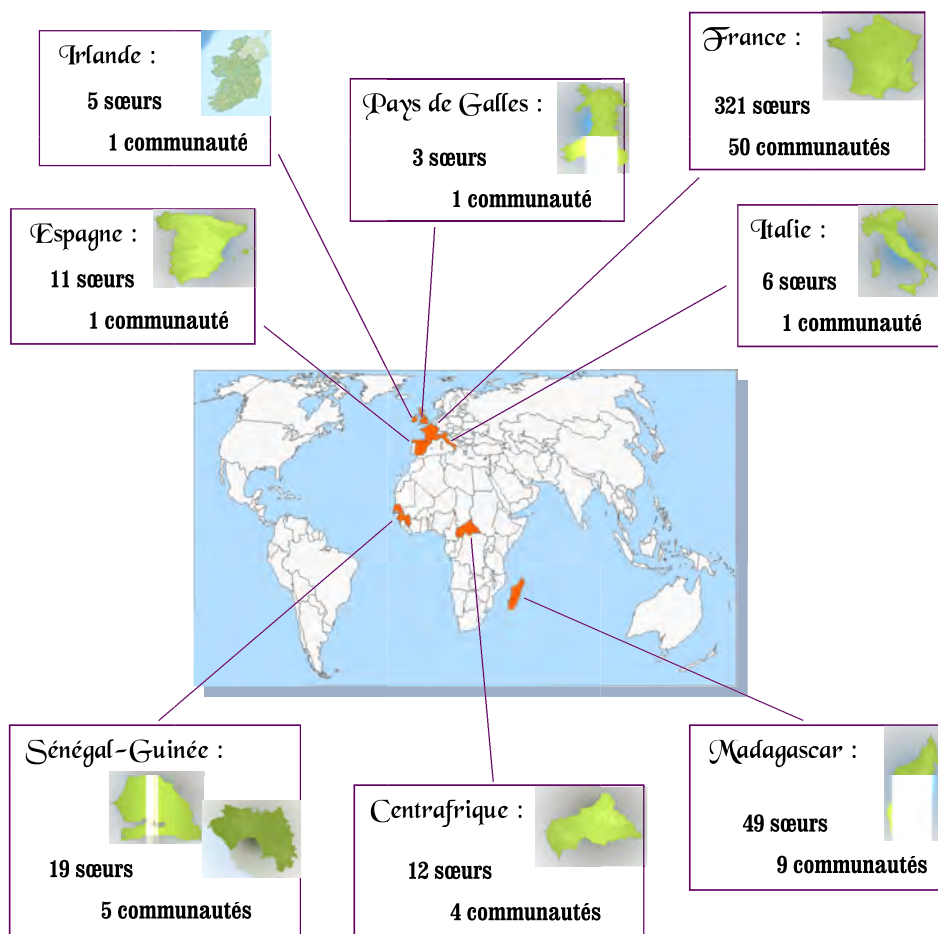
Sœurs missionnaires de l'Évangile

Qui sommes nous ?

Nous sommes de quatre congrégations :

- la congrégation de La Charité-Sainte-Marie à Angers dont l'origine se situe au XVII^e siècle.
- la congrégation de Saint-Charles d'Angers fondée le 24 juin 1714.
- l'institut du Bon-Sauveur, fondé en 1732 à Caen et dont le projet s'appuie sur celui des sœurs du Bon-Sauveur de Saint-Lô, fondées en 1712.
- la congrégation de la Sainte-Famille de Grillaud à Nantes, fondée le 11 mai 1856.

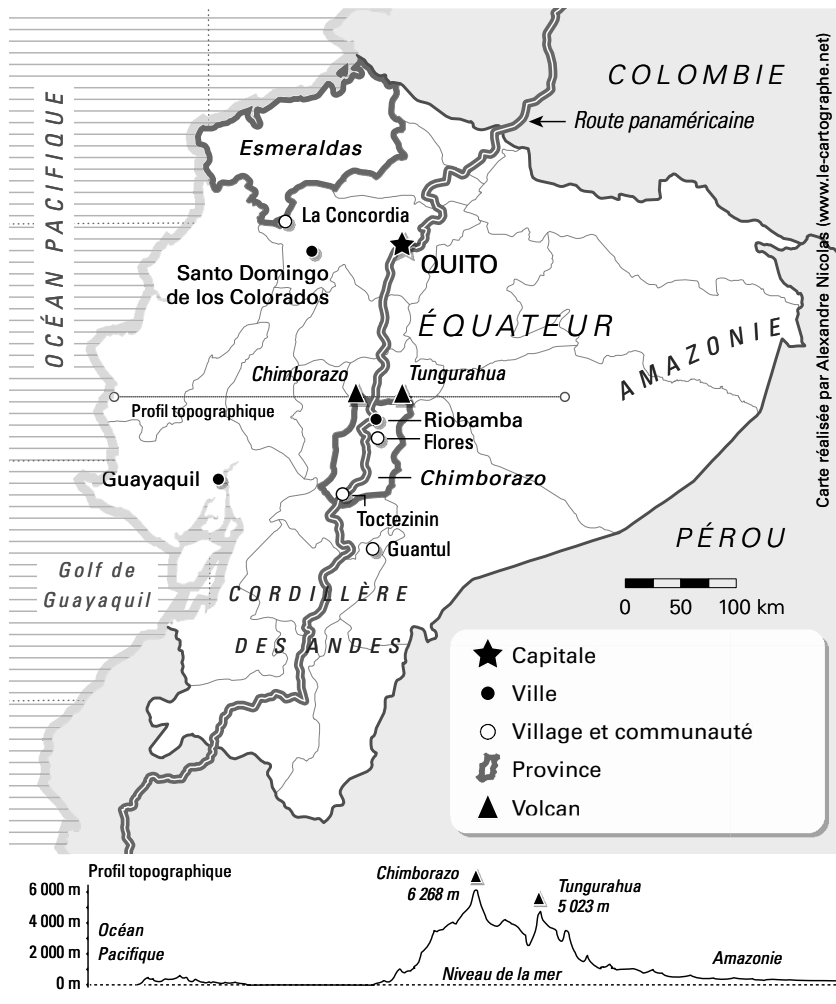
Nous sommes 427 sœurs, 68 communautés en 9 pays :



PREMIÈRE PARTIE

CHRONIQUE DE VINGT-HUIT ANS EN ÉQUATEUR

par Jacqueline Louvigné et Marie-Thérèse Grimault



À José Jaya, Crisóstomo,
Fabiola, Juan Calo
Juan Caizalitín, Jaime,
Reinaldo, Norma et Marcia,
les frères Lárraga, et tant
d'autres de Salcedo.

À Kléber, Clara, Genoveva,
Carolina, Petita et à tous les
Campesinos de Paján.

À Joel, Chalo, Clemencita,
Mercy, Teresa, Norma, Mario,
Karol et autres animateurs
et catéchistes de Puebloviejo.

À tous les membres des
Communautés de base,
d'Itchimbia, des *Guarderías*,
du CEUM, de Quito, et à ceux des
Mouvements indiens et populaires.

À toutes les personnes avec lesquelles
nous avons cheminé plus particulièrement
et que nous retrouverons dans les
pages qui suivent.

Introduction de la première partie

*Quand on fait mémoire s'ouvre un autre chemin.
Quand on se souvient s'ouvre un autre demain.*
Jacques Lancelot¹ (1996)

Écrire ? Après de nombreuses sollicitations, nous allons tenter de partager quelques moments de notre vie en Équateur, mais surtout de rendre hommage à ce peuple qui nous a si bien accueillies.

Les pages qui suivent sont un « recueil » dans le sens d'une « cueillette », d'une « moisson » d'épisodes vécus au jour le jour. Une histoire faite d'ombres et de lumières.

Nous avons cherché que ce texte reflète ce qui s'est inscrit profondément en nous. La chaleur et l'accueil de ce peuple ; ces ambiances de fêtes, de deuils, de marchés, celles du quotidien ; ces visages burinés, durcis à force de résister, d'autres dont le sourire te fait oublier « que tu n'es pas de chez eux » ; ces couleurs chaudes du soleil couchant sur les Andes, le parfum inoubliable des fleurs de café après la dernière ondée. Et, bien sûr, ces blancs sommets qui perpétuellement paraissent unir terre et ciel !

Nos mots pour traduire tout cela sont, certes, insuffisants. Mais écrire, c'est une façon de préserver la mémoire de ce qui a été vécu, de restituer et de remercier. Nous ne sommes ni poétesses, ni musiciennes, mais nous avons essayé de dire ce qu'a été notre vie et ce dont nous avons été témoins durant vingt-huit ans, du 9 novembre 1974 au 18 mai 2002. Nous avons tenté aussi de dire comment, sur leur « chemin de libération », nous nous sommes faites « compagnes », avec le peuple indien de la Cordillère des Andes, les métis descendants des Indiens et des Espagnols, les descendants des esclaves noirs de la plaine côtière, puis les *campesinos* (petits paysans)² chassés vers la capitale en raison de leur pauvreté.

1. Lancelot Jacques, *De Dignité et de Liberté*, Éd. Anne Sigier, 1996, p. 116.

2. Tous les mots espagnols en italique sont repris dans le glossaire en fin de la 1^{re} partie de ce livre, page 127.

Cette première partie³ a été écrite à deux : d'où tantôt l'emploi du « je », s'il y a expérience ou ressenti personnel, tantôt l'emploi du « nous », si c'est la vie en général qui est relatée.

Jacqueline a exercé ses connaissances d'infirmière. Marie-Thérèse (M. Teresa dans le texte) a fait de l'éducation populaire.

Nous avons conservé certains mots en espagnol, en italique dans le texte, qui nous paraissent plus riches de sens que leur traduction littérale en français. Ces mots sont repris et explicités dans le Glossaire, ainsi que quelques termes français, en italique dans le texte, pris dans un sens particulier.

Remerciements

La congrégation de Saint-Charles qui a pris le risque de nous envoyer pour une première insertion en Amérique latine.

Carlos Jimenez qui, le premier et depuis longtemps, nous a encouragées à écrire. Qu'il les reçoive de son coin d'éternité qu'il vient de rejoindre.

Oui, Carlos, merci d'avoir cru à notre accompagnement dans ton peuple.

Michèle Benèche, notre sœur de communauté, qui a corrigé nos premiers balbutiements et leur a donné leur colonne vertébrale. Grâce à ses encouragements nous avons pu continuer d'écrire.

Jean-Pierre Defois qui, par son expérience d'écrivain, a su donner de l'importance à ce que représentait ce témoignage de vingt-huit ans en Équateur.

Pierre Gondard pour sa lecture exigeante du livre, digne du chercheur qu'il est ! Et aussi pour le temps passé avec nous à ce travail, entre autres le glossaire, enrichi par son expérience en Équateur et par l'amour qu'il porte à ce pays.

Claire Pilou pour la lecture qu'elle a faite avec sympathie et avec le désir de mieux connaître l'Équateur à travers notre récit.

La famille Deck : Véronique pour sa sensibilité et son intuition d'ethnologue ; sa relecture nous a permis d'exprimer plus exactement certaines situations vécues avec le peuple équatorien. Maguy pour sa lecture positive et ses encouragements. Benoît qui avec beaucoup de

3. La deuxième partie sera écrite par Chantal Gourdon, envoyée au Nicaragua, les 2 signataires de cette 1^{re} partie (leurs noms) étant, elles, en Équateur.

délicatesse nous a aidées à rectifier des passages de ce récit grâce à ses remarques judicieuses.

Agnès et Michel Alexandre, Martin Houdan, pour les heures passées ensemble ; grâce à leur travail de précision, nos photos peuvent illustrer ce livre.

Fabienne et Damien Grimault, qui ont si gentiment réalisé la couverture de la première édition du livre.

Nicole Grimault, Hervé Naveau et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont aidées à préciser le titre, à rechercher des renseignements sur certains auteurs cités et à mettre en forme le texte.

Yves Blanca, ami de Pierre Gondard, qui nous a gracieusement élaboré la carte d'Équateur.

Aux personnes qui nous ont aidées de leurs précieux conseils. À celles qui reconnaîtront certaines de leurs photos échangées lors de leur passage chez nous, au long des années.

Sans vous, amis, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

PHOTOCOPIE DU PASSAGE DE LA LETTRE DE
Mgr Ruiz, évêque de Latacunga :



Obispado de Latacunga

Le 23 avril 1974.

Chère sœur,

.....
Les Indiens de Salcedo savent que vous venez et prient déjà pour vous, espérant voir en vous d'actives compagnes dans leur chemin de libération. De leur côté les membres du clergé et les religieuses vous attendent comme de véritables sœurs dans la foi.

Ma reconnaissance personnelle se traduit par une demande de grâces au Seigneur ressuscité.

A bientôt !

+ José María Ruiz

(voir au dos de la lettre les divergences du Père Démon).

CASA EPISCOPAL Y CURIA DIOCESANA
Báez de Orellana 1777.
Apartado de Correos 888.
Teléfonos: Residencial 888 - Correo 888
LATACUNGA - ECUADOR

1

Salcedo nous attend

« *Va d'abord sur les chemins.
Va apprendre la vie.
Va à ta rencontre
et à celle des hommes.* »
Laurence Lacour¹ (2003)

Nous nous embarquons pour l'Équateur, à Nice, le soir du 18 octobre 1974, avec Joseph Thébault, prêtre de Rennes². Une petite barque nous arrache au sol, pour rejoindre un grand paquebot qui va nous conduire vers l'Amérique du Sud. Il fait nuit, les lumières de la ville s'estompent peu à peu. Mais, en réalité, où fait-il le plus nuit ? Marcelle Guillet, supérieure générale à l'époque, et Marie-Thérèse Huguet, membre du conseil de congrégation, venues nous accompagner, s'éloignent. Les reverrons-nous ?

Le « Donizetti », un paquebot italien, est notre maison durant les vingt-deux jours de traversée, avec dix escales, dont le passage surprenant du canal de Panama. Ce voyage, premier dépaysement, nous permet de nous éloigner progressivement de la France et déjà de prendre conscience de notre étrangeté. Les conditions rudimentaires, dans les cales du paquebot, à six dans une petite cabine, nous préparent aussi à une forme de vie différente. Notre rythme est différent de celui des autres occupantes de la cabine : lorsque nous arrivons pour dormir, les jeunes se préparent à la fête et reviennent se coucher quand nous nous levons ! Avec Joseph, nous escaladons les différents étages du bateau pour le connaître dans son ensemble, nous traversons les beaux salons des « premières classes » et en profitons pour saluer le Commandant à son poste. Un jour, il nous appelle pour voir l'accostage à Buenaventura, un port très pauvre de la côte pacifique, en Colombie. En nous signalant la

1. Laurence Lacour, journaliste, correspondante pour la station de radio Europe 1. *Jendia, jendé Tout homme est homme*, Éditions Bayard, Paris, 2003, p. 215.

2. Thébault, [1921] prêtre du diocèse de Rennes, *Fidei doum* en Équateur..

pauvreté du pays, il nous demande pourquoi nous allons en Équateur. « Ce n'est pas la Côte d'Azur par ici ! Ou bien vous êtes folles, ou bien vous croyez en Dieu ». Et nous de répondre : « Ce doit être un peu les deux ! ».

Le matin du 9 novembre, nous débarquons au port de Guayaquil où des membres du diocèse de Latacunga, et Victor Corral³, responsable de l'équipe de Salcedo, nous attendent.

C'est alors la longue montée en voiture dans la Cordillère des Andes, la nuit. Les montagnes impressionnantes, gigantesques, semblent se refermer sur nous, nous avaler pour toujours !

Après huit à dix heures de route, nous arrivons. Salcedo, à 2 750 m d'altitude, petite ville de 5 000 habitants, installée sur la panaméricaine entre deux cordillères⁴, nous accueille. Panne d'électricité, le tableau est plutôt sombre ! Carlos Jimenez, membre de l'équipe de pastorale, nous reçoit.

Dès le lendemain matin, du premier étage de la *casa parroquial* (presbytère) où l'équipe avait préparé une pièce pour nous loger, nous apercevons un groupe d'Indiens. Nous avons l'impression que nous sépare une « frontière » infranchissable, et que nous attend un défi insurmontable ! Et pourtant, c'est avec eux que nous sommes appelées à devenir compagnes.

Sans transition, Wacho, un jeune séminariste, nous emmène faire un tour de marché. C'est une plongée dans un décor haut en couleurs, et en odeurs surtout, un spectacle si différent de ce que nous connaissons ; tout cela est gravé en nous pour toujours. Wacho prend un malin plaisir à nous faire goûter des mets bizarres et surprenants que nous apprécierons par la suite !

Vers 10 heures, Victor nous appelle pour nous présenter les Indiens réunis en *Directiva* (conseil de coordination).

Il se passe là quelque chose d'incroyable : d'une minute à l'autre, nous sommes transportées dans un autre monde ! Les uns après les autres, les Indiens viennent nous saluer avec un *gran abrazo* (embrassade avec une tape amicale dans le dos), tellement chaleureux que nous sentons le courant passer entre nous. La peur tombe, remplacée par une connivence que ni les difficultés, ni le temps n'ont démentie. Un coup de cœur réciproque qui n'a cessé de grandir au fil des années.

3. Victor Corral, deviendra évêque de Riobamba, province de Chimborazo, centre de l'Équateur, en succédant à Mgr Proaño.

4. La géographie physique de l'Amérique du Sud est très particulière. Bordant quasi l'océan Pacifique en ne laissant parfois qu'une bande de plaine de quelque trente kilomètres de large, les Andes sont constituées de deux chaînes de montagnes parallèles qui vont du nord au sud du sous-continent, séparées par une plaine relativement étroite et déjà en altitude. Ces chaînes, du moins pour celle qui est la plus à l'intérieur, dépassent par endroit les 7 000 mètres d'altitude. Panaméricaine est une route qui s'inscrit entre les deux cordillères afin de relier entre eux tous les pays bordés par l'océan Pacifique, du Nord de la Colombie jusqu'à la pointe Sud du Chili.

Deux jours après notre arrivée, Estela, une sœur colombienne en repos à la *casa parroquial*, nous emmène à Latacunga pour la fête traditionnelle de la *Mamá negra*. Avec elle, nous vivons notre premier bain de foule. Une amitié s'établit entre nous. Estela sera très présente à nos débuts dans la connaissance de notre nouvelle réalité.

La *casa parroquial*, où nous vivons, est un lieu où les gens viennent pour des démarches pastorales. Après quelques mois, nous sentons très vite la nécessité d'avoir des conditions qui nous rendent plus proches de celles de la vie des gens, nous cherchons donc un logement. C'est un nouveau pas à franchir, nos bons amis prêtres sont un peu déçus ! À leur demande, nous mettons par écrit nos motivations de changement.

Nous louons une petite pièce dans le centre ville, au-dessus d'une épicerie. Assez rapidement, nous voyons poindre d'autres difficultés : notre propriétaire métis n'apprécie guère les visites que les Indiens nous font ! Premiers signes perçus de leur marginalisation.

Ils décident alors de nous faire une *casita* (petite maison) sur le même modèle que leur *casa campesina*, la Maison des paysans.

Se situer sur une terre étrangère quand on n'en connaît pas la langue est un défi qu'il nous faudra surmonter peu à peu. L'évêque avait demandé que nous en fassions l'apprentissage sur place, sans doute pour favoriser au départ une relation d'attention et d'écoute. Nous nous sommes donc retrouvées comme des enfants ne sachant pas parler. À l'âge adulte et après avoir eu responsabilités et profession, c'est très dur ! C'était vraiment une nouvelle naissance ; elle a permis de créer des relations d'amitié et une certaine égalité, les gens étaient nos maîtres, nous avions tout à recevoir d'eux.

Notre premier choc en arrivant, c'est la pauvreté dans laquelle se trouve la population, particulièrement les Indiens. Nous sommes impressionnées de voir les femmes indiennes ramasser un à un les grains de maïs, de lentilles, de riz tombés entre les pavés disjoints de la ville. Des images sont gravées en nous de ces hommes et de ces femmes courbés, disparaissant sous le poids de leurs charges. Et ce n'est là que le début de nos découvertes !

La première année surtout est éprouvante et l'envie de prendre l'avion nous saisit parfois. Une petite maladie serait la bienvenue et nous enlèverait la mauvaise conscience de repartir !

« Je sers à quoi, ne sachant pas parler ? ». Carlos, fâché, répond : « Ce n'est pas pour ce que tu fais que tu es ici, mais pour ce que tu es ! ».

Toutefois, en même temps, nous sentons que, petit à petit, nous prenons racine et que la langue et la culture font leur entrée progressive en nous !

La Casa campesina

La *Casa campesina* de Salcedo est la première expérience du genre en Équateur.

L'impulsion prophétique du concile Vatican II anime une partie de l'Église équatorienne dont le diocèse de Latacunga qui prend conscience de la situation de discrimination des peuples indigènes et des petits paysans métis.

En 1972, témoins de la souffrance que vivent les Indiens, de leur aliénation économique, de la domination culturelle dont ils sont victimes, de l'humiliation sociale qui les accable, l'équipe de Salcedo composée de prêtres équatoriens, Victor, Carlos et Pépé, et de Don Segundo, laïc, s'engage à agir sur deux fronts : travail et présence au niveau des *comunautés* (villages) et formation d'une *Directiva*. Cette instance rassemble des délégués de onze *comunautés* du canton, responsables indiens et petits paysans métis. Ensemble, ils lancent le défi de la construction d'une maison, à leur service, dans la ville, afin d'échapper à l'exploitation du pouvoir central. La *Directiva* se réunit tous les mois pour réfléchir et chercher une solution à la situation de marginalisation dont ils sont victimes. Puis ils cherchent le lieu où construire la *Casa* et quels services elle pourra leur rendre. Ils en élaborent les plans. Les Indiens la veulent conforme à leur culture, c'est-à-dire de *un solo andar* (sur un seul niveau).

En dix-huit mois, la maison est construite avec l'aide économique de l'Église d'Allemagne, et grâce au travail communautaire de 6 000 hommes et femmes.

Elle ne plaît pas à tout le monde, cette « Maison » ! Pourquoi sur ce terrain n'a-t-on pas construit un supermarché ou une chapelle ? Intuitivement, le monde métis a peur, il soupçonne une possible évolution des Indiens qui entraînerait leur indépendance.

À Salcedo, comme partout en Équateur, il existe un système bien organisé de la part des revendeurs qui attendent les Indigènes sur la route avant l'arrivée en ville. Là, ils leur extorquent leurs produits à un prix fixé par eux !

Les *campesinos* n'ont pas accès aux banques, ils sont donc obligés d'emprunter. Celui qui leur prête à taux usurier cherche un moyen camouflé de les exploiter davantage en étant *compadre* (parrain). Une dépendance importante s'établit. De même dans les *cantinas* (débits de boisson) du centre de la ville, car les Indiens n'ont pas d'autres lieux pour réaliser leurs transactions, dormir, déposer leurs charges. Ils y subissent aussi de nombreux abus : on va même jusqu'à leur faire boire un *trago* (alcool) frelaté pour les voler plus facilement, et on ajoute des bouteilles vides à celles déjà consommées, pour augmenter l'addition !

La *Casa campesina* veut être le lieu du changement, un lieu où les Indiens peuvent être chez eux en toute tranquillité quand ils descendent de la montagne. Le but de cette Maison des paysans sera aussi, et surtout, d'en faire un centre de réunion des Indiens de la zone, un lieu d'intégration, un endroit où ils puissent découvrir ensemble la réalité de leur aliénation culturelle et religieuse, se revaloriser, analyser leurs besoins, revendiquer leurs droits et se remettre en mémoire leur histoire. De tout cela naîtra une pensée critique qui leur permettra peu à peu de retrouver leur identité, non reconnue depuis des siècles.

Nous arrivons donc dans le processus engagé pour nous intégrer avec l'équipe de prêtres équatoriens et la *Directiva*. Les réunions continuent tous les mois, avec les dirigeants des communautés. Nous y retrouvons des personnalités telles que José Jaya, premier président qui, avec son esprit ouvert et ses racines indiennes, donne l'impulsion à la *Directiva*. Puis Reinaldo Pumasunta qui le remplacera comme président, et tant d'autres qui ont permis la pérennité de celle-ci.

C'est le 15 novembre 1975 qu'est inaugurée la *Casa campesina*. Trois mille Indiens, qui ont participé au projet et à la construction de cette maison, venus de tout le canton, défilent dans les rues de Salcedo ; chaque village porte une banderole indiquant son nom. Devant cette multitude, le ministre du Travail, présent, est fort surpris. Face à cette marée « rouge » de *ponchos*, les habitants de Salcedo sont stupéfaits. Mesurent-ils l'ampleur que prendra le mouvement qui naît ?

La foule arrive à la *Casa* pour faire la fête. La journée commence par une célébration, puis c'est le partage de la nourriture : *mote* (maïs cuit dans la cendre), pommes de terre et *chicha* (boisson de maïs) préparée depuis plusieurs jours pour cet événement et fermentée juste à point. Les danses traditionnelles commencent, et nous y participons avec joie. L'ambiance festive durera toute la journée. C'est pour nous un moment intraduisible, nous sentons que des liens très forts nous unissent.

Marcelle Guillet et Marie-Thérèse Huguet sont venues pour la fête et pour accueillir Suzanne, une autre sœur de Saint-Charles, qui vient nous rejoindre pour une présence avec les Indiens. Pour des raisons familiales, elle ne pourra demeurer en Équateur.

La vie à la Maison des Indiens

En décembre, un an après notre arrivée, nous entrons dans notre nouvelle habitation. Construite dans la même enceinte que la *Casa campesina*, avec la même structure que cette dernière, elle ne dépare pas. Comme les *campesinos* l'avaient désiré pour leur maison, elle est de un *solo andar*.

Depuis ce lieu, nous accompagnons les indigènes et nous participons à leurs projets, à leur évolution, à toutes les formations données et aux événements qu'ils y vivent : *minga* (travail communautaire), deuils, fêtes, maladies. Pour vivre, l'évêché du diocèse nous alloue une indemnité.

Nous écrivions à ce moment-là :

La connaissance se fait peu à peu. Les visages des femmes s'éclairent quand elles nous voient et commencent à demander pour des soins. Elles disent : « Vous êtes des "blanches", mais vous faites partie de nous ».

L'équipe pastorale des débuts se transforme : Carlos nous accompagne depuis Cusubamba, autre paroisse du même canton : Andrés et Vinicio sont les nouveaux membres, auxquels s'ajouteront plus tard Juanito et Oberlisa, sœur franciscaine. Nous découvrons, chez eux, un humour qui nous réjouit, mais qui nous heurte aussi quelquefois, étant donné nos sensibilités différentes. Il nous est même arrivé d'en pleurer ! Mais est-ce vraiment pour cela que nous pleurons ?

Notre communauté s'enrichit d'un nouveau membre avec l'arrivée d'Eliane, sœur de Saint-Charles, qui va chercher à s'intégrer progressivement dans le projet pastoral de la *Casa campesina*. Il lui est difficile d'entrer dans la culture andine. Après une année, elle part pour le Nicaragua.

Les dernières années, Cécilia, jeune de Salcedo, nous rejoint pour un travail à temps complet. Cécilia, d'une famille de onze enfants, dont le papa est enseignant, est la joie de vivre ; son rire communicatif met une note de bonne humeur dans notre quotidien. Son respect du monde indien et son sens de la justice en font une précieuse collaboratrice à la *Casa campesina*. Elle apporte beaucoup à notre groupe car, en tant qu'Equatorienne, elle peut plus facilement dire ce que nous pensons aux autorités.

La plus grande animation à la *Casa* a lieu surtout le jeudi et le dimanche, jours de marché, mais tous les jours c'est un va-et-vient de *campesinos* qui arrivent, pour dormir, se doucher, déposer leurs charges, se faire soigner au dispensaire où Jacqueline les reçoit.

Nous sommes dans les années 70, où il y a peu ou pas d'infrastructures de santé dans les villages indiens. Cette situation a poussé les responsables de la *Casa campesina* à y installer un petit dispensaire qui soit un lieu où les personnes se sentent accueillies. De grands malades viennent consulter le médecin et restent sur place quelque temps. Quelques-uns y meurent aussi, accompagnés de leur famille.

Nous sommes émues de voir les manifestations de leur proximité et de leur tendresse, comme celle de passer la nuit près d'un être cher en train de mourir. Un membre de la famille offre son dos comme appui, pour que le moribond respire mieux et ne se sente pas seul. Nous avons été très marquées par la paix qui se dégageait du mourant qui s'en allait très discrètement, comme il avait toujours vécu.

Les femmes surtout viennent consulter, certaines acceptent un traitement classique, d'autres demandent simplement des conseils. La difficulté est que les femmes parlent très peu l'espagnol, seulement le *quichua* (langue indienne). Les rudiments que nous en savons nous aident à communiquer.

De temps en temps, Jacqueline accompagne les malades à l'hôpital de Latacunga, pour s'assurer qu'ils sernt reçus et soignés. Il faut parfois faire vite, étant donné la gravité de l'état dans lequel ils arrivent au dispensaire, et les moyens de transport limités, c'est-à-dire les bus de ligne !

Avec eux, nous participons aux *mingas* faites à tour de rôle par les différentes *Communautés* indiennes. Un jour, dans les premiers temps, nous transportons des pierres de construction avec un groupe de femmes âgées. Il fait chaud, les pierres sont lourdes, nous sentons toutes le poids des heures nous accabler. Arrive un des membres de l'équipe pastorale, qui nous dit : « C'est tout ce qu'elles ont fait ? ». Maria-Teresa reçoit ce reproche douloureusement, sachant que cela s'adressait à des Indiennes âgées. Elle pense à sa maman si bien soignée en France ... et répond : « Et si c'était à ta mère qu'on infligeait un travail pareil ? ».

Cette réponse spontanée a marqué très fortement notre ami, qui, comme la plupart des gens, sont habitués depuis toujours à la façon dont les Indiens sont traités. Ce fait nous rappelle ce que nous racontait un jour l'évêque de Latacunga. Il était avec un Français, choqué à la vue de la charge énorme que portait un Indien. À la réflexion de l'étranger, l'évêque prend conscience que, de par son histoire, ses yeux sont tellement habitués à un tel spectacle qu'il ne le remarque plus. C'est quand on arrive neuf dans une autre culture qu'on découvre les valeurs et les non-valeurs d'un peuple !

Dès 7 heures du matin, les jours de marché, par le portail de la *Casa* grand ouvert, s'engouffrent les paysans descendus des deux cordillères. La *Casa* bourdonne de ces personnes qui arrivent et de celles qui repartent avec leurs chargements et leurs bêtes, qu'elles vont vendre ou viennent d'acheter. Les femmes lavent leur linge et le mettent à sécher sur l'herbe qui n'est pas encore piétinée. Les hommes discutent entre eux, ils se sentent vraiment chez eux, les animaux se reposent dans le *corral* (enclos en bois) qui leur est réservé.

Dans le *chozón*, grande pièce commune recouverte de chaume et rappelant leur habitation dans la montagne, des femmes cuisinent. Quatre foyers séparés par une petite cloison, au centre de la pièce, permettent à chaque groupe de familles de préparer ses repas d'une manière indépendante. Des grandes *ollas* (récipients) leur sont prêtées par Lucho, le fidèle gardien de la maison. C'est là aussi que se fait la cuisine lors des cours de formation, nous y prenons le repas en commun.

Des femmes indiennes viennent aussi à la *Casa* pour *dar a luz* (donner à la lumière : comme notre « donner le jour ») : c'est une jolie expression employée quand une femme met au monde un enfant. Elles accouchent accroupies sur le sol nu, sur la *Pachamama* (la terre-mère). Le placenta est immédiatement enterré au pied d'un arbre pour continuer de donner la vie.

Le fait que la femme soit enceinte signe son incorporation définitive à la vie communautaire. Les enfants sont une richesse pour la famille : ils apportent des bras pour travailler et une sécurité pour la vieillesse.

De leurs nombreuses maternités – de 8 à 14 –, seuls 3 à 5 enfants résistaient en ce temps aux conditions très difficiles du milieu de vie : froid, eau sale, manque d'infrastructures de santé et hygiène qui laissait à désirer.

Les Indiens aiment regarder les photos prises au jour le jour dans leurs différentes activités, c'est une reconnaissance et ils se sentent valorisés. Ces photos sont installées dans les corridors de la *Casa*. Ils y passent du temps à les regarder, ils les commentent, ils rient et ils pleurent aussi, tout en caressant la vitre de protection, lorsqu'ils y reconnaissent un des leurs décédé ! Ils aiment aussi se revoir tous ensemble travailler en *mingas*, ou lors de leur participation aux cours de formation. Pour des personnes qui pour la plupart ne savent encore ni lire ni écrire, c'est une manière de garder présente cette histoire commune qui se tisse quotidiennement.

Nous avons fait faire de grands cadres en bois avec des vitres, mais l'intérêt était si grand que nous avons été obligées de mettre des cadenas, parce que les photos disparaissaient !

À la *Casa campesina*, les Indiens viennent aussi veiller leurs morts : une salle spéciale est réservée pour cela. Nous vivons avec eux le rituel qui accompagne cet événement.

Comme le dit Fredérico Aguilo :

La mort est un voyage, une réintégration à la *Pachamama* : c'est une continuité et une parfaite identification avec elle⁵.

L'accompagnement dure plusieurs jours, durant lesquels la famille et les amis du défunt partagent le *trago* (la bouteille restant bien en évidence près du cercueil), les cigarettes, le maïs grillé. Les femmes s'agitent pour cuisiner dans le *chozón*. Nous participons à ces temps forts et prions avec eux le *Taita Dios* (le Dieu père). Il y a une alternance de sanglots et de lamentations où les larmes se transforment en un chant scandé, monocorde, racontant la vie du défunt, ses prouesses, ses vertus. Il y a par moments des éclats de rire au milieu de tout cela ! La vie continue, le mort continue son voyage, eux le leur ! C'est ainsi que don Belisario, un peu éméché, au pied du cercueil de sa femme, demande à Maria-Teresa

5. Aguilo Fredérico, *El Hombre del Chimborazo y su Mundo interior*, CREA, Cuenca, 1978, 566 pages, p. 384.

qui l'accompagne : « Voulez-vous être ma femme ? ». Avec le même sérieux, elle lui répond : « Don Belisario, on verra ça demain ! ».

À l'intérieur du cercueil, on dépose pour le voyage du défunt son *poncho*, du pain, des aliments que le mort appréciait, des boules de *máchica* (orge grillé). On ne referme pas le couvercle du cercueil pour que « l'air entre et que la vie reste ! ».

Le jour de la Toussaint, chaque famille vient visiter ses défunts au cimetière de la ville et reste une bonne partie de la journée sur les tombes de leurs êtres chers, où ils vont partager avec eux le repas, fait de *guaguas* (figurines de pain) et de *colada morada*. La *colada morada* est une bouillie un peu épaisse faite avec du maïs violet moulu et des mûres, des morceaux d'ananas : le tout est délicieux ! Ce breuvage fait partie du rituel le jour des morts, dans tout l'Équateur. Les *guaguas*, ornées de dessins de couleur représentent le défunt et se mangent avec la *colada*.

Les marchés : couleurs et diversité

Le marché de Salcedo, comme tous ceux d'Équateur, est un véritable spectacle de vie et de couleurs. On y trouve toutes sortes de produits alimentaires : étalages de fruits, de légumes, espèces variées de pommes de terre, maïs, etc., et aussi un choix de fleurs pour les nombreuses fêtes religieuses des familles ou des villages.

Les porcs étendus en entier sur l'étal, avec leur bouquet de persil dans les narines, semblent vous sourire. Sur une autre petite place de la ville, les ustensiles de cuisine et les vêtements, jupes longues des femmes, *fajas* (ceintures tissées), chapeaux, etc., offrent aussi leur diversité. C'est toujours un plaisir pour les yeux que ce tableau riche de couleurs vives et cette marée humaine de *ponchos* et châles aux tons si divers. Sur le sol, les tas d'écheveaux et pelotes de laine aux coloris lumineux, m'ont toujours fascinée. Le tout forme un ensemble bigarré et animé : il y règne une ambiance « bon enfant » où nous aimons nous plonger. Sous les étalages, à l'ombre, des petits enfants sont couchés et dorment paisiblement dans un carton ou une caisse.

Marchander et, en ce temps-là, réclamer la *yapa* (un surplus) sont des habitudes en Équateur, nous les avons bien adoptées par la suite !

De nombreuses personnes profitent du marché pour s'arrêter chez doña Marina, la maman de Norma la postière, pour se délecter des fameuses glaces maintenant renommées dans tout le pays et qu'on appelle *Helados de Salcedo*. Nous n'étions pas les dernières à les apprécier, offertes si gentiment par doña Marina.

Dès les premiers temps, Carlos et Victor nous conseillent d'acheter un *poncho*. Au début, nous ne voulons pas porter le vêtement que nous

croyons être celui des Indiennes, nous qui nous sentons encore si fortement étrangères. Comme en d'autres circonstances, nous voulons attendre que les choses naissent de l'intérieur. Après quelques mois, plus à l'aise et avec une meilleure connaissance du milieu, nous nous rendons compte que les Indiennes ne portent pas le *poncho*, mais un châle qui les enveloppe ainsi que le bébé porté dans le dos. Le châle est fermé avec une sorte d'épingle appelée *tupo*. Le *poncho* est porté par les femmes non indiennes et les hommes.

Un beau dimanche matin, libérées de nos scrupules, nous voilà donc au marché et nous achetons notre premier poncho qui, aujourd'hui encore, nous sert de couvre-lit. Très vite, nous nous rendons compte que ce vêtement est le mieux adapté au climat et au travail que nous faisons. Dans les transports à tous vents, il nous enveloppe et nous protège, de même qu'il adoucit les sièges plus ou moins durs lors des longues réunions.

Dans ce passage sur les marchés, nous ne pouvons omettre de parler de celui d'Otavallo qui est en Équateur un des hauts lieux du tourisme. Ceux de Saquisilí (province de Cotopaxi) et de Guamote (province de Chimborazo) ont gardé toute leur authenticité.

Lorsque nous présumons de nos forces

Il y a besoin de roseaux pour terminer le toit du *chozón* de la *Casa campesina*.

Nous partons avec Vinicio, prêtre de l'équipe. Victor, le responsable, nous propose des personnes pour nous aider. Bien sûr que non ! Ne sommes-nous pas venues pour rendre service et non pour être servies ?

Or, les roseaux ne se trouvent pas à l'altitude de la plaine où nous habitons, 2 800 m, mais bien au bord du ruisseau qui court dans la vallée encaissée. Nous voilà parties, dégringolant allègrement la pente, heureuses de faire face à un travail dur qui nous rapprocherait un peu de celui des personnes que nous accompagnons.

Avec Vinicio, nous coupons les roseaux et les mettons en paquets, puis il nous revient donc de les remonter. C'est alors que notre chemin de croix commence ! Chacune avec un chargement sur l'épaule, à peine amorcée la montée, nous nous arrêtons. Levant les yeux, nous mesurons ce qu'il nous reste à parcourir ! Le découragement nous prend et nous nous rendons compte combien nous avons présumé de nos forces.

C'est alors que Vinicio, qui doit repartir, voit notre désarroi et informe Victor de la situation. Ce dernier arrive immédiatement, nous trouve en train de pleurer sur le talus : sans mot dire, il part vers une maison pour se procurer un âne, qui en une seule fois remonte tout le chargement de roseaux sans aucun effort ! L'âne nous remplace avantageusement !

Cette anecdote nous en rappelle une autre : nous montons à 4 000 mètres, avec un groupe d'Indiens, pour couper la *paja* (herbe dure et longue) qui pousse dans la haute montagne (*páramo*) pour couvrir et terminer le *chozón*. Nous voulons en porter une botte à toutes les deux, mais impossible, nous tombons dans les trous, sans pouvoir nous relever ! Quelle déception de voir un enfant indien de 11 ans, porter à lui seul trois bottes sur son dos et marcher allègrement ! Et nous qui nous croyions si fortes !

Ces petites expériences quotidiennes nous aident à relativiser et à accepter le fait que nous ne connaissons pas encore la réalité. Cela nous remet à notre juste place !

Cosmovision indienne

Petit à petit le voile se lève et nous permet de découvrir doucement ce qui fait la vie profonde du peuple indien.

La *cosmovision* (cosmogonie) est la manière dont les Indigènes, « Peuples premiers », voient le monde. Ils se sentent comme faisant partie de la nature dans laquelle ils vivent.

Le *Pachakamak* est le créateur de l'univers. La vie est apparue grâce au soleil, *Inti* en quichua, Être spirituel pour les Incas. Le sentiment religieux imprègne toutes les sphères de la vie. Il constitue l'épicentre qui marque toute la personnalité. Que ce soit au travail, en famille, à la fête, dans le deuil, on retrouve partout cette dimension religieuse.

À noter aussi la grande capacité des Indiens pour la contemplation admirative. Ils vivent religieusement la relation avec les éléments de la nature, ils admirent, prennent le temps de regarder la croissance des plantes. Le silence est totalement intégré. Il n'est pas une absence d'activité intérieure, ce n'est pas un vide, tout au contraire, c'est un dialogue de grande intensité, où se mêlent l'écoute attentive et la conversation intérieure. Jacques Lancelot écrit :

Ils ne livrent pas leur passé comme ça pour qu'il leur soit encore une fois volé. Leur silence est une réserve de dignité, un dernier espace de liberté.

Les siècles de vie dans les Andes leur ont donné la nature comme interlocuteur. Avec les plantes et les animaux, s'établit une relation qui empêche de connaître la sensation de solitude. L'homme des Andes vit une expérience quotidienne du sacré.

La sagesse ancestrale des autochtones est une richesse qui interroge notre civilisation du matérialisme centrée sur l'efficacité.

La Pachamama

Dans la culture indienne, *Pacha* désigne l'espace, le temps, le cosmos, mais on utilise surtout le terme *Pachamama* qui fait référence à la Terre-mère, celle qui nourrit.

La *Pachamama*, centre vital de l'existence, donne force à la religiosité agraire. La conception féminine de la terre fait qu'elle est considérée comme un sein maternel qui assure le nécessaire pour tous et donne ainsi une stabilité à la *communauté*. Les offrandes rituelles de *chicha* ou de *trago* à la *Pachamama* veulent être un remerciement pour tous les bienfaits qu'elle procure.

Les travaux agricoles sont toujours exécutés avec respect. Labourer, défricher, arroser, semer sont de véritables rites : il y a le sentiment d'agir envers un être vivant et aimé. De là, la peur de perturber la vie même de la *Pachamama*.

C'est ainsi que selon la croyance des Indiens des Andes, la femme ne peut cultiver la terre avec l'araire. Seul l'homme peut ouvrir les sillons : il creuse la terre, c'est un acte profond dans sa vie. Les femmes risqueraient de compromettre la récolte si elles traçaient le *surco* (sillon). Nous les avons vues par contre travailler la terre à la houe, semer dans les sillons faits par l'homme, récolter. Il y a une forte complémentarité sexuelle des tâches.

L'émigration plus fortement masculine a perturbé ces coutumes.

Les volcans et les éléments naturels

Les volcans ont leur histoire et font partie de celle des habitants des Andes de l'Équateur. La tradition conserve encore la légende des relations tumultueuses du dieu Chimborazo avec son épouse la déesse Tungurahua. Les Indiens de notre région disent plus facilement le *Taita Chimborazo* et la *Mamá Tungurahua* ! Les montagnes sont toujours associées par paire dans une dualité sexuelle. Dans la mythologie locale, si les volcans sont actifs, comme c'est le cas pour le Tungurahua, c'est qu'il existe des relations et même des rivalités entre les volcans. Comme dit Stéphanie Laurent :

Aujourd'hui si la Mamá Tungurahua crache beaucoup de cendres, c'est qu'elle aurait un amant... Sans doute essaye-t-elle, par ses cendres de tenir son mari Chimborazo à distance !⁶

Un jour, où le Cotopaxi est particulièrement dégagé, nous demandons à don Miguel : « Vous êtes monté au Cotopaxi ? ». Avec l'air de ne pas

6. Laurent Stéphanie, jeune volontaire. Document : *Cactus en fleurs*, 2006, p. 6.

comprendre cette question, il répond : « *Para qué ?* (Pourquoi faire ?). Pourquoi escalader les montagnes puisqu'elles font partie du monde intérieur ? »

Les éléments naturels ont souvent un aspect positif et négatif. Il ne faut surtout pas pointer le doigt vers l'arc-en-ciel – ce serait une provocation – de peur que le doigt pourrisse. Mais ce phénomène est aussi bénéfique puisqu'il représente avec ses couleurs diverses, les différences de la vie. D'ailleurs, le drapeau indien, la *huipala*, est aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Les haciendas et la domination

À Salcedo, dans le secteur oriental surtout, où la terre est la meilleure, beaucoup de *campesinos* vivent et dépendent encore des *haciendas* à cette époque.

Les *haciendas* sont de grandes propriétés foncières, la plupart aux mains des *Blancs*. Les familles indiennes y cultivent une petite étendue de terre et ont le droit au pâturage en altitude. Ils ont aussi accès au bois mort et à l'écorce des eucalyptus plantés sur la propriété. Cette structure héritée du *huasipungo* (conditions de dépendance matérielle et physique de l'Indien au propriétaire terrien) fournit en même temps au propriétaire des travailleurs salariés temporaires. Le patron possède ainsi une main-d'œuvre bon marché pour la réalisation des travaux agricoles. L'exploitation et la dépendance des Indiens est aussi vieille que la colonisation.

Les relations avec le patron sont essentiellement verticales. Le patron a conscience qu'il est en haut et l'Indien qu'il est en bas ! Plusieurs siècles de ce type de domination ont façonné un « masque » de servitude, comme gage de survie. Le sentiment de dépendance économique, sociale et culturelle, produit une aliénation et celle-ci est renforcée par un concept religieux imposé.

Elle se traduit par des attitudes humiliantes : se mettre à genoux, demander la bénédiction, baiser la main, aussi bien du patron que du curé. Les deux pouvaient autrefois exiger du travail gratuit pour le *huasipungo* de l'*hacienda* ou pour le paiement des actes religieux. Ces pratiques étaient justifiées par la divinisation de l'autorité.

Un jour, la voiture de Victor est rangée devant la *Casa parroquial*, un Indigène de Pilaló, ivre, appuyé à la portière, se confesse, il a identifié la voiture du prêtre, et elle est devenue sacrée !

La fête

Heureusement la fête est le dernier coin de dignité qui ne sera jamais retiré aux Indiens.